

Débat sur la “triplicité” hégélienne

contributions des professeurs

Jean-François Mattéi, Louis Millet,
et d'un... ermite-philosophe

À l'issue d'une conférence du philosophe Bernard Duquesne, s'est instaurée une controverse qui s'avère fructueuse, et, espérons-le, aura des suites salutaires dans les domaines d'applications.

La hauteur de vue du texte très savant de notre interlocuteur, m'a conduit à prendre conseil auprès de philosophes amis tout aussi sérieux et compétents. Sachant ces personnes très occupées, j'ai cru bon d'en interroger trois... Chacune ayant répondu, je me suis trouvé dans l'embarras de les avoir sollicités tous trois... Évidemment, je ne m'en plains pas... d'autant que, comme s'ils s'étaient consultés, ils se sont si bien réparti la tâche que l'envie m'a pris d'offrir cet ensemble à nos lecteurs. Car, comme le dit le Professeur Louis Millet, *le problème est intéressant et important...* par les conséquences pratiques qui peuvent en découler.

Grâce à ces quatre protagonistes, nous avons franchi un passage décisif en direction de l'objectif que nous nous sommes fixé : contribuer à *établir – ou rétablir – la pensée ternaire*, en lieu et place de celle, duelle, qui sévit et tend à nous rendre hémiplégiques et par là infécond. La relation entre les deux pôles de chaque *fonction existentielle* doit reprendre toute sa place. La dialectique, de *négative*, doit (re)devenir *positive* ; une logique dynamique et féconde, doit remplacer celle, destructrice, qui met *“les intelligences en péril de mort”*.

Dès que *le duo* tendra à remplacer *le duel*, tout deviendra possible... dans nos vies intime, familiale, professionnelle, politique et sociale... avec tout ce que cela comporte. Or, dans cette perspective, je tiens d'ores et déjà à dire que je doute encore que, bien qu'elle concourt à déblayer le chemin, *la triplicité hégélienne* puisse nous aider efficacement à atteindre cet objectif...

Après la réponse de Bernard Duquesne 4Aa81 à mes interrogations 4Aa80, vous trouverez dans les pages qui suivent, les commentaires des trois autres *correspondants* :

- **Le professeur Jean-François Mattéi** y fait, à son tour, d'une manière claire, concise et pédagogique, une présentation de la triplicité hégélienne...

- **Le professeur Louis Millet**, avec un souci tout aussi pédagogique, nous dit la même chose, mais d'une autre manière... très complémentaire et, semble-t-il, plus critique.

- **Enfin, mon ami et conseiller P.B., “ermite-philosophe”**, qui ne désire pas avoir pignon sur rue, nous aidera à tirer quelques leçons de cet échange. Il nous invite, en effet, à dépasser le débat purement abstrait, et à passer si ce n'est directement de la théorie à la pratique, du moins par le stade intermédiaire de la *mise en œuvre*... car, mieux comprendre les spéculations des philosophes, et les explicitations de leurs propositions, ne conduit pas nécessairement à se satisfaire pleinement de leur vision du monde et des solutions que les uns ou les autres préconisent... car, dans tous les cas, il convient – pour le moins – d'adapter pour l'étage du *faire* ce qui fut transmis du niveau du *savoir* à celui du *savoir-faire*...

Or, comme le pense notre troisième correspondant, notre démarche ne recouvre pas vraiment celle de Hegel, pour la bonne raison que nous ne nous positionnons pas sur un plan logico-abstrait pur, et que le débat n'en reste pas à une *disputatio* désincarnée, fût-elle amicale, mais que nous visons le stade des réalisations... Soyons donc complémentaires. M.M.

(*) Études explicitant (** **), illustrant (**) ou étant en rapport avec (**)... le paradigme ternaire.

Cher ami,

1/ Voici la référence à Aristote pour ce qui concerne la triade pythagoricienne selon laquelle toute chose peut être divisée en trois : début, milieu et fin, trois étant donc le nombre de la totalité (ainsi celui du temps : passé, présent, avenir) : * Aristote, "De caelo" ("Traité du Ciel") : A, 1, 268 a.

On trouve la même idée, chez Aristote, dans sa "Poétique" (7, 1450 b27 ; 23, 1459 a20), à propos de l'unité d'action du mythe, c'est-à-dire du récit, qui doit avoir « un commencement, un milieu et une fin » pour être bien « articulé ».

2/ En ce qui concerne Hegel, consultez le petit ouvrage de Bernard Bourgeois (Académie des sciences morales et politiques, l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de Hegel), "*Le vocabulaire de Hegel*", aux éditions Ellipses. Tous les concepts importants de l'auteur sont analysés clairement, un à un, non pas sous la forme d'une interprétation continue, mais sous celle d'articles de dictionnaires. C'est beaucoup plus clair, et vous aurez les meilleures définitions possibles de la *Triade*, de la *Négativité* ou des autres concepts-clés de Hegel : Esprit, Nature, Dialectique etc.

3/ J'ai lu d'autre part la réponse de Bernard Duquesne. Ce qu'il dit sur la puissance et l'actualisation chez Aristote est juste [ce dont nous n'avons jamais douté] : *dunamis* (la puissance), *energeia* (l'actualisation de la puissance, donc sa transformation et sa réalisation), *entelecheia* (l'actualité pleine et entière en tant qu'achèvement et perfection de l'actualisation).

4/ Sur Hegel, même chose : l'actualisation d'une chose est sa réalisation interne, c'est-à-dire son développement autonome, comme la fleur qui donnera le fruit ou l'enfant qui donnera l'homme. Hegel nomme cela "négativité", non pas dans un sens nihiliste, mais dans le sens d'un dépassement de la puissance d'un être : l'enfant n'est pas encore l'homme qu'il sera, et l'homme n'est plus l'enfant qu'il était. Tout développement est négation de ses

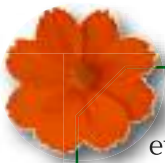
moments antérieurs en tant que moments antérieurs ; "négation" signifie ici que le nouvel état "n'est plus" l'ancien état tout en restant dans sa continuité. Comme le dit B. Duquesne en reprenant des termes hégéliens, l'enfant n'est pas adulte "pour soi", c'est-à-dire dans la conscience qu'il a de soi, mais il est adulte "en soi" pour nous, adultes achevés, qui savons qu'il est en train de le "devenir". Le "pour-soi" doit toujours devenir "en soi", c'est-à-dire se réconcilier avec lui-même à travers le temps qui est séparation, certes, mais aussi réparation.



Ce que critique Hegel, c'est l'abstraction de ce qu'il nomme l'"entendement", c'est-à-dire l'action d'une pensée qui ne voit qu'unilatéralement les choses. Or, ces choses sont abstraites, au sens précis du terme (*ab (s) - tractum*) puisqu'elles sont figées par l'entendement en étant "tirées" (*tractum*, de "trahere", "tirer", d'où "tracteur" en français) "hors de" (*ab-*) la réalité. L'entendement humain ne voit qu'une seule chose à la fois, sans comprendre son développement et ses diverses facettes.

Par exemple, l'entendement ne voit l'enfant que comme enfant sans comprendre le processus interne qui se déroule en lui et qui est en train de l'amener à l'âge d'homme. Je vous donne un exemple lié à mon expérience de professeur. Les étudiants considèrent toujours le professeur comme étant "en soi" *professeur*, comme s'il était figé de toute éternité en professeur, en oubliant que ce professeur a été d'abord un étudiant comme eux. De même, les professeurs voient toujours unilatéralement leurs étudiants comme des étudiants à jamais, en les pensant dans ce qu'ils sont présentement et en oubliant qu'ils vont devenir eux aussi des professeurs, ou autre chose ; en tout cas, ils ne seront plus des étudiants.

L'entendement voit les choses abstraitement sous un angle unique qui fige les choses. Les mathématiques, pour Hegel, sont abstraites, car elles dépendent d'une pensée de l'entendement qui se contente d'affirmer que $A = A$, ou qu'un triangle est un triangle



et pas autre chose. C'est utile, pour Hegel, mais insuffisant, car la réalité profonde des choses est mouvante tout comme l'esprit lui-même. La grande question est donc celle du "devenir" : comment les choses deviennent-elles autres tout en restant les mêmes ? Pensez à Pindare : "Deviens qui tu es" : tout Hegel est déjà là.

Il s'ensuit que Hegel défend une autre pensée, non plus celle de l'"entendement", unilatérale et abstraite, mais celle de la "raison", universelle et "concrète" : c'est la dialectique (terme emprunté à Platon — cf. "République", fin du livre VI — plus qu'à Aristote). Pourquoi "concrète" ? Le mot vient du latin "concrecit", "il croît", du verbe *concrecere*, "croître", et donc changer, se transformer, comme l'enfant qui a une croissance qui le transforme en homme. Hegel nomme "dialectique" la méthode de la philosophie, issue de la "raison", et non de l'"entendement", qui est une forme de pensée inférieure, quoique nécessaire. La dialectique de la raison envisage les choses, non pas sous leur forme statique (un cercle est un cercle, un enfant est un enfant, un arbre est un arbre, $8 = 8$), ou, si vous préférez, sous la forme d'une identité figée, car rien, pour Hegel (et pas seulement pour lui !), n'est figé dans la nature ou dans l'histoire.

La dialectique est l'affirmation d'une identité, puis la négation interne de cette affirmation par un dépassement de celle-ci, enfin la négation de la négation, c'est-à-dire une nouvelle affirmation, mais plus élevée, comme un déploiement en spirale : c'est ce qu'on appelle dans les manuels, mais pas chez Hegel, "thèse", "antithèse", "synthèse". Cette dialectique, comme le temps, ne s'arrête jamais. Le temps lui-même est déploiement extérieur de la dialectique (d'abord affirmation : le "présent" actuel qui se nie aussitôt – négation – comme présent en "passant", donc en devenant "passé", pour laisser place à un présent à venir, donc un "avenir", qui nie et dépasse le moment précédent tout en affirmant une autre présence). La dialectique est à la fois, pour Hegel, "dialectique de la nature", une réalité physique, extérieure à nous si vous voulez, mais aussi "dialectique de l'esprit", un déploiement de la raison qui ne peut se contenter des formes figées de l'entendement.

La dialectique (dans la philosophie hégélienne) n'est donc jamais "abstraite" : il n'y a rien de plus

concret, pour Hegel, puisqu'elle n'est rien d'autre que le mouvement de la nature et le mouvement de l'esprit. En outre, ce mouvement triadique est la projection dans le monde de la Trinité chrétienne. Pour le dire autrement, la marche de l'"Esprit" (avec une majuscule), que Hegel appelle encore l'"Esprit absolu" ou la "Raison", c'est-à-dire "Dieu" (encore une fois : rien à voir avec l'"entendement", c'est-à-dire la pensée quotidienne de l'homme de la rue ou du savant puisque la science n'en est que le prolongement), est toujours dynamique en engendrant à la fois la Nature (= le monde) et l'Histoire (= l'aventure des hommes). Comme Dieu s'est fait Homme, en Jésus-Christ, pour Hegel, qui suit ici la Révélation, l'Esprit s'est fait Histoire : la négativité n'est autre que le passage de l'un à l'autre, ce que Hegel appelle "le vendredi Saint spéculatif".

Disons, pour simplifier, que Hegel met en philosophie l'enseignement de la Révélation. C'est strictement la même structure : celle de Dieu devenu Homme, ou de la Substance (l'Esprit en-soi) devenue Sujet (l'Esprit pour-soi). Tout le problème de Hegel est de savoir comment la Substance (terme emprunté à Aristote, mais qui signifie ici la Totalité, c'est-à-dire Dieu) est devenue Sujet (terme venu aussi d'Aristote qui disait "hupokeimenon", "ce qui se tient au-dessous", et que les Latins ont traduit par "subjectum", "ce qui se tient" ("jectum") "dessous" ("sub-"), c'est-à-dire singularité). La dialectique, en tant que mouvement de la réalité et de la raison (la raison étant présente dans la réalité qu'elle anime), est la réconciliation de l'Universel et des particularités, de la Substance et du sujet, de Dieu et de l'homme (Jésus-Christ).

Voilà, en gros, comment aborder ce problème qui est le plus difficile de tous puisque c'est le problème de la nature ultime du monde (pour le vocabulaire de Hegel, de la "Nature") et de la pensée (pour Hegel, la "Raison"). La Nature est l'extériorisation de la Raison et la Raison l'extériorisation de la Nature, en d'autres termes, la dialectique.

J'espère que vous pourrez vous procurer les textes d'Aristote et de Hegel, au moins vu par B. Bourgeois, et qu'ils répondront à votre attente.

Avec mes salutations amicales,

Jean-François Mattéi.



CONTRIBUTION DE LOUIS MILLET

Suite à ma demande, et « ayant pris connaissance de l'échange d'idées entre le Professeur Bernard Duquesne et Michel Masson », le professeur Louis Millet m'avait écrit une brève lettre au sujet de « *l'opposition apparente qu'on pouvait supposer entre eux deux* ». Lettre rapide, car le Professeur rentrait juste de province, et de nombreuses obligations l'attendaient à Paris. Voici l'essentiel de ce court billet :

« Les textes de Bernard Duquesne et de vous-même sont intéressants, importants. Je ne crois pas qu'il y ait une opposition radicale entre vous. Mais il faut que je vous relise avec beaucoup d'attention ; or, en ce moment je suis débordé – en retard dans les travaux que je dois corriger ou rédiger – et tenu à des tâches familiales.

Sur Hegel, la notion centrale est celle de la négativité, qui s'oppose à la simple négation ordinaire [A n'est pas B] ; comme vous le dites



avec Duquesne : A porte en lui une négation complexe et vivante qui le tourne vers B ; mais alors ce B n'est plus un simple B non-A, c'est un B qui a intégré le A qui manquait de lui. Dans cette perspective, on peut penser au concept aristotélicien de privation, qu'il faudra développer : la matière n'est pas simple privation, elle est aussi dynamique, puissance [de devenir la forme]. De même pour puissance et entéléchie, le terme central étant actualisation. Même Descartes, tout dualiste qu'il soit, est bien obligé de revenir au ternaire, avec l'idée, inévitable, d'union substantielle des deux substances (âme - corps)... »

...Peu de temps après, nous est arrivée une lettre plus détaillée « qui demanderait cependant de plus amples développements ».

La voici :

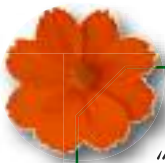
REMARQUES SUR LA TRIADE EN PHILOSOPHIE

Enfin, un peu de temps libre me permet de revenir sur votre dialogue avec le Professeur Bernard Duquesne. J'ai relu ses textes parus dans *l'escritoire* et les vôtres. Comme je vous le disais le mois dernier je n'ai pas l'impression qu'il y ait une opposition radicale entre vous deux.

En professeur, B. Duquesne reprend point par point certaines de vos propositions ; il vous propose des précisions sur des points de détail

(j'entends des "détails" par rapport à l'importance du schème ternaire).

Un des auteurs majeurs sur ce point, c'est Hegel. Ses textes, écrits en allemand, sont déjà difficiles quand on les lit dans leur langue ; les traduire est un problème ardu. Il faudrait les penser dans la langue originale. Je vous indiquais la *négativité*, à ne jamais confondre avec ce qu'on met d'ordinaire sous le mot *négation* (ce que les commentateurs appellent



“*négation empirique*”, pure et simple : A n’est pas non-A, ou A n’est pas B). A Hegel, on attribue la triade fameuse : *thèse-antithèse-synthèse*. Mais on risque ainsi de plaquer des termes extérieurs, pris dans un développement progressif, voire progressiste. Or, le concept majeur du mouvement ternaire tel que le conçoit Hegel, c’est **Aufheben** (ou encore **Aufhebung**, le premier étant le verbe, le second le substantif). Jean Hyppolite, spécialiste reconnu de Hegel, a attiré l’attention sur le paradoxe du mot lui-même : la traduction du terme *aufheben* « *est particulièrement délicate en français. On sait que ce mot a, dans la langue commune, des sens divers, même divers et contradictoires : supprimer, conserver, soulever* ». Essayons de saisir la signification qu’il a dans la pensée de Hegel.

Dans le vécu ordinaire, au fil des heures qui passent, et avant toute réflexion (le “vécu non-philosophique”, la “conscience immédiate”) *aufheben*, signifie supprimer :

- l’ignorance est supprimée par le savoir qui lui succède quand on a appris ;

- l’enfant n’est plus ce qu’il était quand il est devenu adolescent, etc.

Mais si je réfléchis à cette suppression je découvre :

- d’abord que l’ignorance n’est pas une simple absence de savoir, comme chez un minéral ou un animal sans raison ; en l’être humain l’ignorance contient un désir de savoir (“pourquoi”, demande sans cesse l’enfant) ; le savoir comble ce désir de l’ignorant ; ce dernier va se nier (en tant qu’ignorant) en dépassant son état (d’ignorance) – mais ce sera toujours **lui**, le même sujet humain : quelque chose du premier terme (l’ignorant) est donc conservé (je me souviens que c’est moi qui ignorait) ;

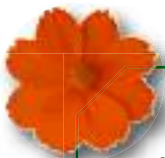
- autre cas : l’enfant et l’adolescent ; le premier porte en lui, dans sa faiblesse et ses incapacités actuelles, le désir de grandir, de “se hausser”, comme disait Alain ; c’est, et il le sait profondément, un “petit d’homme”, attiré plus par les humains que par les choses, et plus par les activités humaines que par les jeux “sur mesure” (dit-on) faits pour lui (qui le maintiennent en fait dans l’enfance).

La suppression apparente est en réalité un dépassement qui conserve quelque chose de substantiel, la substance qui est devenue.

Cela nous ramène à Aristote. On retient souvent dans sa philosophie l’opposition [ne s’agit-il pas plutôt d’une distinction ?] de la **puissance** et de **l’acte** (ou mieux : **entéléchie**, ce qui signifie réalité achevée, conforme à ce qu’elle doit être, à ce qu’elle “avait à être”). Or, il faut considérer :

- d’abord **l’actualisation**, réalisation de l’entéléchie dans quelque chose qui était **en puissance** de devenir le sujet de cette entéléchie ; exemples : l’ignorant de tout à l’heure qui apprend (ou qui est enseigné) et qui acquiert un savoir, qui devient connaissant ; on peut dire que le savoir s’actualise en lui : celui qui est en train d’apprendre **actualise**, donc acquiert *l’entéléchie* qu’est la science ;

- ensuite, l’entéléchie étant actualisée, elle n’est pas toujours “en acte”, la science acquise n’est pas toujours présente à l’esprit du sujet qui ignorait ; mais ce sujet n’est plus ce qu’il était : il a acquis une **disposition** (*hexis*, en grec, *habitus*, en latin – à ne pas confondre avec “habitude” –). La disposition acquise, qui ne s’exerce pas actuellement, appartient au sujet. C’est donc un troisième terme entre l’absence totale (la “puissance” pure et nue) et l’entéléchie actuellement présente. Autre exemple :



dans le traité des vertus, Aristote note le cas du courageux, qui a en lui la vertu de courage sans l'exercer, sans accomplir un acte de courage : comme toute vertu le courage est une "disposition acquise".

La science acquise, et déjà la simple connaissance du sens des mots ou même la possibilité de trouver les termes propres à dire, à écrire ce qu'on veut exprimer, tout cela est *hexis*. Ces dispositions nous permettent de comprendre les explications, et même déjà ce que nous disons. Bergson dira : c'est l'esprit, la mémoire *pure* des acquisitions intellectuelles ; Thomas d'Aquin montrait que c'est l'intelligence elle-même, à l'état *d'habitus*, de faculté.

De même le courage ; possédé, il donne la qualité de courageux, facilité de résister à la peur. On pourrait multiplier les exemples.

On parle, et à juste titre, du *dualisme* cartésien ; mais la réalité oblige Descartes à introduire la notion de « troisième substance » : l'union effective et vécue de la substance étendue (le corps) et de la substance pensante (l'âme). Il retrouve ainsi ce que Thomas d'Aquin, après Aristote, appelait le composé (en grec : *sunolon*).

Remontons maintenant jusqu'à Platon, le père de la philosophie occidentale. Il distingue, dans l'homme, trois principes constitutifs : *nous*, *thumos*, *épithumia*, ce qu'on peut traduire : esprit, ardeur [cœur], sensibilité [comprenant surtout les passions]. Dans les rapports entre l'esprit et la sensibilité [prompte à se révolter, à devenir passion brutale], le *thumos* met sa force au service du *nous* pour résister ; seul, le *nous* serait impuissant. Une image est donnée : un homme, petit et faible, face à une pieuvre puissante – et un lion qui lutte contre la pieuvre, se mettant ainsi au service de l'homme.

Platon retrouve cette triade de principes dans la Cité, où elle est vue en plus gros. Le *nous* ici, ce sont les gouvernants (les gardiens de la Cité, qui doivent être philosophes), le *thumos*, c'est l'armée (les soldats et la police) qui maintient l'ordre contre les débordements de la masse aveugle, toujours prête aux violences.

A l'autre extrémité de la pensée grecque, Plotin pose trois hypostases, trois réalités fondamentales, principes essentiels de tout : *hen* (**Un**), *nous* (**esprit**), *psychè* (**âme**). La vie humaine se déploie entre la contemplation de l'Un (le dieu du néo-platonisme) et l'ivresse de la dispersion dans la matérialité indéfiniment chaotique des affaires mondaines. Opposition de l'Un et du Multiple, traditionnelle, mais avec une échelle ternaire de principes.

Dans un univers spéculatif bien différent, pour ne pas dire opposé, au XVIII^e siècle, Emmanuel Kant, dans sa logique transcendantale, groupera les catégories de l'entendement en triades.

Plus tard, au début du XX^e siècle, Hamelin reprendra cette question des catégories et systématisera les triades de telle sorte que la synthèse d'une triade devienne le premier terme (la « thèse ») de la triade suivante – thèse à laquelle s'opposera une antithèse, en vue de constituer une nouvelle synthèse, et ainsi de suite jusqu'au terme ultime. Voici le schéma général de son système :

- **Relation** (lien entre deux entités) – **Nombre** (antithèse : séparation des entités une par une pour les compter) – **Temps** (synthèse : passage qui unit ce qui reste séparé, qui lie l'un après l'autre). *Le temps est alors tenu pour la synthèse des deux opposés, relation et nombre.*

- **Temps** – **Espace** (qui s'oppose au temps comme la juxtaposition s'oppose à la succes-



sion) – synthèse : le **Mouvement** (espace parcouru au cours d'un temps).

- **Mouvement – Qualité** (la qualité s'oppose, dans sa simplicité, à la multiplicité interne au mouvement) – synthèse : **l'Altération**, mouvement qui affecte une qualité (exemple : le chaud qui se refroidit).

- **Altération – Spécification** (fixation d'entités dans une échelle progressive qui constitue le genre) – synthèse : la **Causalité** (détermination mécanique ou causale de l'ordre général des choses à travers leurs altérations et leurs espèces ; on retrouve l'idée grecque de *cosmos*, monde bien ordonné).

- **Causalité – Finalité** (si ce monde est ordonné par un mécanisme universel, par une causalité qui s'exerce sans failles à travers tout l'univers, c'est parce qu'il y a en lui une unité immanente, qui *résulte* de l'ordre, qui est lui-même une finalité) – synthèse : la **Personnalité** (la finalité dans la causalité, c'est une sorte de système agissant, un tout qui est conscient de soi, et donc libre). C'est ainsi le terme ultime.

Hamelin termine la construction du système des catégories avec le concept qui lui paraît le sommet ; il placera comme réalité ultime la Personnalité divine.

* * *

Ce système a été critiqué comme artificiel. Ce n'est pas le lieu dans un exposé aussi schématique d'entrer dans une discussion à ce sujet. Cependant, en sortant résolument de la philosophie, et en prenant ce qui précède comme un ensemble de concepts, on peut rappeler que la théologie de Thomas d'Aquin introduit la relation en Dieu pour poser ce qu'est cette vie divine qu'Aristote avait déjà devinée (Dieu « vivant éternel parfait », « pensée de la pen-

sée »). Non pas pour en comprendre le mystère, ce qui est impossible à une intelligence créée, quelle qu'elle soit, mais pour placer l'esprit créé devant la vie intime, essentielle, du mystère divin. C'est la notion de *relation* qui est utilisée, dans un sens nouveau, substantiel, pour permettre de penser que la Trinité n'est pas une absurdité (Un = Trois !), mais précisément une sorte de relation interne entre relations : le Père est relation de Paternité, le Fils est relation de Filiation, l'Esprit-Saint, relation de Spiration, ou [et] d'émanation, *relation d'Amour* Père-Fils. On passe de la triade philosophique au mystère de la Trinité, révélé par Dieu Lui-même.

Avec mes sentiments très amicaux,

Louis MILLET.

Ouvrages récents :

Caractérologie, théorie et pratique (F.-X. de GUIBERT) ;

La vie a-t-elle un sens (Téqui) ;

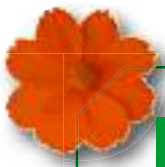
Thomas d'Aquin, saint et docteur (Téqui) ;

Volonté, devoir, liberté (P.U.F., collection *Major*) ;

Lexique de philosophie (Action familiale et scolaire), qui succède à la "*Petite encyclopédie philosophique*" parue aux éditions universitaires (épuisée).

La science aujourd'hui – valeur et limite entre la perception et la sagesse (Action familiale et scolaire).

La métaphysique en toute simplicité : (Téqui), 2007.



CONTRIBUTION D'UN ERMITE-PHILOSOPHE

Cher Michel,

J'ai lu et relu attentivement le « pavé » de notre ami Duquesne.

[...Passons... pour ne garder que le positif.]

...Je ne pense pas qu'il faille, dans le cadre de *l'escritoire*, s'engager dans une controverse « technique » détaillée, car elle découragerait la plupart des lecteurs, ou bien les ennuerait. De plus, à mon avis, cela n'aurait pas de fin et on se perdrait dans les subtilités et l'abstraction.

Je pense qu'il faut revenir au point de départ et voir plutôt ce qui rapproche. Il me semble que l'intention initiale de Duquesne était bien de défendre le paradigme ternaire (dans une perspective chrétienne). Finalement, la controverse porte sur le statut de la philosophie hégélienne dans cette perspective. Admettons que Hegel ait développé à sa manière un paradigme ternaire dans sa *Logique*. Le problème pour nous n'est pas tant de discuter sur le statut philosophique de ce paradigme, mais je dirais plutôt de son utilité – de son "utilisabilité", si l'on veut – pour notre travail. Que faire, en particulier, du concept « d'auto-négation », qui a sa place dans le cadre d'une philosophie conceptuelle abstraite ? Quelles conséquences en tirer sur les autres plans : théologique, éthique, politique, social ?

Autant on a su tirer de la philosophie d'Aristote, par exemple, des conséquences pratiques dans les domaines que je viens de citer, autant, il me paraît difficile d'en faire autant avec Hegel et son système abstrait. Il n'y a rien à faire, Aristote, même dans la métaphysique, reste en contact avec le réel, on y sent la vie, la chair et le sang, tandis que Hegel me paraît irrémédiablement froid et purement conceptuel. On a pu féconder la réflexion théologique, morale et juridique avec Aristote ; même à notre époque,

les progrès de la biologie (la génétique en particulier) et des « théories de l'information » nous ramènent de manière inattendue, mais ô combien féconde, aux concepts fondamentaux de sa philosophie.

Je ne vois pas cette même possibilité avec Hegel ; où alors tout reste à faire. Quel Thomas d'Aquin moderne sera en mesure de réaliser avec le maître allemand ce qui a été possible avec le stagiryte ? En particulier, quid de la possibilité d'une théologie sur cette base ? Et d'une politique pratique ?

Il faudra, en particulier, voir comment on peut passer de la « triplicité » hégélienne (terme peu flatteur, en effet), aux autres *ternaires* (car, nous sommes bien d'accord, il y a plusieurs types de structure ternaire ^[1]) qui concernent plus particulièrement l'ordre pratique où nous nous situons (*la « manière », qui seule nous appartient*, comme tu dis) ; cela fait référence à ce que j'appelais « l'utilité », je pourrais dire aussi « l'applicabilité » en l'occurrence. Là, j'ai l'impression que tout reste à faire.

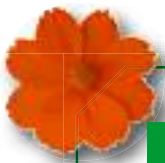
Je suis donc d'accord pour considérer Bernard Duquesne comme une personne avec qui nous pouvons « tirer » dans le même sens, mais il faut aller plus loin que de la simple clarification des concepts et des mots. Mais il reste à démontrer ce que l'hégélianisme peut nous apporter, au-delà de la réflexion purement philosophique. En cela la balle est dans son camp.

... ..

Bien à toi.

P. B.

[1] ...structures de natures diverses, en effet, selon le domaine concerné, du microcosme au macrocosme... et, de plus, selon que l'on distingue immanence et transcendance, relatif et absolu, verticalité et *transversalité*...



Réflexions a posteriori

Après de tels discours, je n'aurai pas l'outrecuidance de chercher à conclure. Cependant, ayant enclenché la *disputatio*, je propose maintenant quelques jalons pour la suite.

Tout d'abord un grand merci à tous quatre qui, malgré leurs lourdes occupations, ont bien voulu contribuer à cette discussion... prouvant ainsi le sens des responsabilités qu'ont ces intermédiaires intellectuels. Ceux qui d'entre nous feraient encore un contresens sur la *triplicité hégélienne* n'auraient plus d'excuses !

Cela dit en passant, je promets à Jean-François Mattéi que je m'emploierai à mieux distinguer *pensée, raison et intelligence*, et à ne plus utiliser le mot « *entendement* » dans son sens antékanien, comme simple synonyme d'*intelligence*. La distinction faite par Kant entre *entendement* et *raison* permet en effet d'éviter certaines confusions. Le premier se limite à la science, tandis que la raison – ainsi que l'entend le pape Benoît XVI – permet de passer l'écluse de la métaphysique)...

Cela dit, mieux connaître n'est pas nécessairement aimer davantage. Ce quadruple éclairage confirme – avec davantage de nuances, certes – mon impression première. Sans forcément considérer la *triplicité hégélienne* comme une voie de garage, elle ne me paraît pas avoir les atouts d'une voie royale. Comme dit Roland Omnès dans "Alors l'un devient deux" : « *on ne saurait trop respecter l'apport de la tradition philosophique à l'élucidation de la pensée, mais certaines de ses bases... doivent être révisées et précisées* »... Ce qu'assurément je n'aurais pas la prétention de tenter seul... mais tâche à laquelle je convie ceux qui ont la volonté d'assumer leurs responsabilités d'intermédiaires.

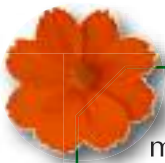
Pour résumer ma pensée... la *triplicité hégélienne* est peut-être utile pour *penser* l'apparition d'un être, mais, dès cet instant, la *tridimensionnalité* du nouvel *étant*, et la *ternarité* de son fonctionnement, devraient prendre le relais... et assumer la prise en compte, entre *tenant* et *aboutissant*, du *moyen-terme* causé-causant... comme *cœur* de chaque *fonction* existentielle, et *moteur* du *mouvement* qui les anime... et des *changements* qui en résultent.

En effet, le nouvel être, dès son apparition, n'est pas suspendu au-dessus du « nada » – du non-être – mais il se dirige, avec persévérance, vers son accomplissement et sa fécondité... mais aussi, et enfin, vers le déclin et la disparition de son *tiers-terme*, c'est-à-dire sa mort.

La *rupture du lien vital*, comme sa constitution au *premier temps* de son apparition, et enfin, entre les deux, la *durée* de son existence... constituent le triple mystère de la vie... dont nous entretenait, il y a peu, Michel Fromaget (cf. e54, e56, e59, e61...). Or, entre les deux pôles de l'existence, penser le contingent, c'est-à-dire le relatif, relève d'une *tridimensionnalité* d'une autre nature... que, pour la distinguer, nous pouvons qualifier de *paradigme ternaire*...

Vouloir appliquer uniformément le schème hégélien à la totalité de l'existant paraît pour le moins abusif. Les phénomènes de l'apparition de la vie – et de ses implications métaphysiques –, de l'advenu de la mort, et, entre les deux, du déroulement de l'existence... sont, certes, tous trois du régime de la *tridimensionnalité*, mais ils ne sont pas pour autant de même nature.

Nous n'allons pas ici renouveler un exposé tant de fois fait et refait... et théoriquement et pratiquement. Je renvoie pour cela le lecteur aux multiples réflexions antérieures (prochaine-



ment réunies sur notre site Réseau-Regain)... par exemple aux trois derniers textes réunis sous le surtitre « *la politique, autrement* » dont le premier volet est reproduit dans cette livraison sous le titre “*La société tripartite*”... et à celles qui suivront sur “*La fonction civilisationnelle*” et “*Le rôle de la médiation et des intermédiaires en politique*”...

À l’instar du troisième intervenant, je n’arrive pas à me faire à l’idée que, partir de la dialectique hégélienne à base de *négativité*, puisse être vraiment « *utile* » à la connaissance, à l’explicitation et à la mise en œuvre d’un ordre propre à instaurer les conditions favorables au « *deviens ce que tu es* »... – que nous rappelle Jean-François Mattéi – car, en définitive, chacun accordera que c’est bien de cela dont s’agit.

Ce « *non-être actuel* », selon l’expression de Gilles de Rome au 13ème siècle, cette « *auto-négation* » incessante... ne colle ni avec l’observation du réel, ni même avec le simple sens commun (qui n’est pas nécessairement naïf). Pour ma part, dans une perspective contingente, une autre voie – que je qualifierai volontiers de *tripartite* ou de *ternaire*, me paraît plus *utile* et directement applicable...

Entre essence et existence, substance et accident, matière et forme... ou, moins noétique et plus contingent : *entre* le jour et la nuit, adolescence et vieillesse... entre tenants et aboutissants quels qu’ils soient... le déroulement d’aucune *fonction* n’est lacunaire... il n’y a pas de hiatus ou de vide à *combler*, mais un espace-temps relationnel et intégrateur à *habiter*... ; un cœur ou un moteur à prendre en compte et en charge ; une combinaison de durée, de mouvement, de changement, d’accomplissement... à vivre.

Quel avantage y a-t-il à *penser* ce lieu de passage, de manœuvre, de retournement... comme un lieu de négation qui, niée à son tour,

deviendrait par là... positive (!) ; alors qu’il s’agit d’occuper ce *lieu* comme il convient ? L’idée de l’émergence d’un *agent intégrateur* n’est-elle pas autrement plus féconde que celle d’une *auto-négation* ?

En jouant sur les mots – mais pas trop –, disons que le signe “anti”, au cœur de la dialectique, de négatif, doit redevenir positif. Le tiers-terme qui l’anime, en effet, est lié à l’idée même de vie. Non seulement ce moteur est **au** cœur, mais il est **le** cœur même de la vie, et de son fonctionnement... À vrai dire, au risque de me contredire, je me demande, si la dialectique négative ou oppositionnelle – *telle qu’elle est généralement et inévitablement perçue* – a vraiment sa place pour penser les fonctions existentielles ?

Nos deux premiers intervenants, en bons professeurs, s’en sont tenus à la question posée ; il n’y a pas eu de *débordement* sur une autre *manière* d’explicitation et de mettre en œuvre *les composants ternaires*, qui soient propres à animer nos vies en harmonie avec la tripartition de notre nature et de ses fonctions cardinales...

Je souhaite que de nombreux intellectuels prennent à cœur – au-delà de la triplicité hégélienne, et de sa dégénérescence marxiste – la reconversion de l’esprit *duel* qui nous paralyse en une vision ternaire, dynamique et féconde... conforme à l’ordre des choses – qui soit en accord avec notre triple nature temporelle, intellectuelle et spirituelle.

Les aperçus « ternaires » apparus au cours de ce débat ne sont-ils pas une invitation à remettre en chantier ce paradigme resté en panne.

Je le crois et cela est encourageant.

Michel Masson